



Jean-Claude Métraux
Psychiatre et psychothérapeute d'enfants et d'adolescents, Lausanne, Suisse

Imaginer une agorapoïese

Les couples biculturels représentent la possibilité d'une union parfois idyllique, mais aussi le risque d'un écueil dû aux difficultés du métissage entre les cultures. À cet égard, un travail sur les deuils collectifs peut favoriser l'avenir d'appartenances plurielles sur un mode positif.

Doit-on concevoir la différence culturelle comme une richesse ? ou comme un danger ? La question est sans doute mal posée : certains s'égoïssent à force de chanter les vertus de l'arc-en-ciel, alors que d'autres s'évertuent à vitupérer l'aliénation des métissages. Les partis politiques entonnent à cœur joie ses refrains, pour mieux – croirait-on – souligner la subjectivité des sentences.

Pourrions-nous tout de même déceler dans cette cacophonie une once de mélodie ?

Pluri-, multi-, interculturalité : tant les chantes de la mondialisation néolibérale que les résistants altermondialistes semblent avoir retrouvé la joie des préfixes. La psychologie, subjectivité oblige, serait-elle ici d'un quelconque secours ?

Au chevet de la stérilité

Les couples biculturels constituent sans doute l'objet d'étude idéal pour l'analyse des heurs et malheurs que couvent les fiançailles d'appartenances. Tantôt augurent-elles d'insoupçonnables créations qu'écriront les sourires des générations futures. Tandis qu'en d'autres occasions elles

morcellent dès l'aurore l'identité enfantine. Pis même, comme semble le suggérer *a posteriori* l'étonnante histoire de Paul et Alizeta, parviendraient-elles parfois à briser rêves de paternité et maternité. Comme si la stérilité des conjoints répondait alors à une fécondation interculturelle avortée.

L'homme était suisse, son épouse sénégalaise : je les accueillais pour une thérapie conjugale. Le fol espoir que leur amour engendre l'embryon d'une descendance s'effondrait chaque mois, et cela depuis des années, lorsque les indices de nouvelles règles obéissaient une fois encore aux aiguilles de l'horloge lunaire. Ils avaient d'abord entrepris un traitement sophistiqué dans un centre haut de gamme de procréation assistée, mais jusque-là sans succès. La femme, subitement, se mit alors à présenter d'étranges idées que les médecins consultés qualifièrent de délirantes : convaincue que son mari batifolait avec une cousine récemment venue de son pays natal, elle se lançait chaque soir dans la recherche éperdue des traces du délit. Elle allait jusqu'à fouiller les penderies

en quête d'une rivale recroquevillée sous robes et manteaux. Son intuition, affirmait-elle, ne saurait lui mentir : ladite cousine lui avait jeté un mauvais sort. Mais accablée par la vanité des efforts déployés pour retrouver l'intruse, elle lançait pélemêle pantalons et chemises sur le plancher, puis inondait le mari d'une pluie d'invectives. Paul ne savait plus à quel bouchier se vouer pour offrir une parade aux projectiles. Et le couple de se déchirer. D'où la demande d'une thérapie de couple.

À la fin de la troisième séance, Alizeta nous informa, ma collègue et moi-même, qu'elle avait, avec l'assentiment de son mari, adressé une lettre à un guérisseur de son village natal auquel sa famille avait parfois eu recours. Dans sa missive, elle décrivait ses multiples maux et lui demandait conseil. Lors de la consultation suivante, elle nous tendit l'enveloppe reçue en réponse. Puisant son art dans la tradition locale, ainsi s'exprimait, entre autres phrases, ce soignant d'ailleurs : « Ton mari aurait tout intérêt à prendre garde. S'il continue..., s'il persiste à ne pas entendre l'avertissement que

lui glisse son infertilité, son pénis séchera et finalement tombera. » « S'il continue... » : nous suggérons aux conjoints d'élucider la signification dissimulée du verbe. Paul n'hésite guère : « Cet homme se réfère très certainement aux coutumes culturelles que nous avons trahies : nous n'avons jamais accompli la cérémonie traditionnelle du mariage, pourtant promise en son temps à ma belle-famille. Impair moins pardonnable encore : je n'ai jamais payé la dot convenue. » Le couple décide alors de réparer l'outrage. Dans les semaines qui suivent, le harcèlement de la cousine s'interrompt, la hantise des placards chez Alizeta disparaît et les crises du couple s'estompent. Et l'horloge lunaire, enchantée peut-être, voire muette de surprise, immobilise ses aiguilles.

Cette vignette se révèle instructive. Les conjoints entreprennent de concert des thérapeutiques fondées sur leurs cultures et « croyances » respectives : sciences d'Europe – procréation assistée – et d'Afrique occidentale – ascultation des esprits maltraités – et découvrirent même dans cette thérapie de couple biculturelle la possibilité d'un lit conjugal. Le mari parvint à offrir un sens aux mystérieuses sentences du lointain guérisseur, une interprétation plausible, acceptable, compréhensible dans les lexiques des sociétés tant suisse que sénégalaise :

Les conjoints entreprirent de concert des thérapeutiques fondées sur leurs cultures et croyances respectives.

la célébration des noces, sous peine de délit de loyauté souvent lourd de conséquences, se doit de satisfaire et si possible ravir les deux familles d'origine ; la parole donnée aux beaux-parents engage le gendre. (Relevons qu'en ce sens tout couple comporte une dimension biculturelle ; d'où la valeur paradigmatique du thème pour le sujet qui ici nous occupe.) Paul et Alizeta sont ainsi magnifiquement parvenus à joindre les impératifs de leurs appartenances respectives ; après y avoir détecté, en creux, les similitudes fondamentales qu'elles abritent. L'art remarquable de ce couple démontre que les loyautés aux origines, si elles ne savent être transgressées sans dommage, s'accroissent à merveille de jeu et d'imagination. Les irréductibles différences d'antan, gnomes maléfiques de la stérilité, peuvent alors concilier leurs exigences, unir dans un même texte les ressources de leur vocabulaire, s'accoupler pour féconder l'enfant d'altérités respectueuses. Inédit et inouï, comme toute création humaine.

Avortements

Mais les faire-part, trop souvent, troquent le rose contre le noir. Des issues si heureuses ne sauraient nous autoriser à oublier la nuit cauchemardesque du labyrinthe où moult couples s'enterrent.

Certes, aux premières strophes de leur idylle, la quasi-totalité des unions biculturelles se prête aux jeux de l'exotisme et du métissage. Sans même s'en apercevoir, ou alors éprouvent-ils un plaisir certain à ces parties complètes de colin-maillard. Telles les premières visites dans la belle-famille où chacun accepte, bon gré mal gré, de jouer le rôle attendu. Si l'accueil de la stérilité est ensuite contourné, au prix peut-être d'une dot que l'homme croyait ensevelie dans les manuels d'ethnologie, la naissance du premier enfant n'oppose pas d'obstacle insurmontable à la poursuite de l'exercice ; même s'il peut devenir acrobatique. Ainsi, lorsque le père est musulman, le choix du prénom, une circoncision du garçon – tolérée sous nos latitudes pour des raisons médicales –, la participation aux fêtes des deux calendriers. À deux moments, cependant, le défi s'avère particulièrement ardu.

(Pour illustrer mon propos, je solliciterai des exemples à première vue extrêmes, l'« enlèvement » d'un fils entre autres : ils ont le mérite de signaler l'ampleur des dangers tout en recelant une portée plus générale.)

1. Métraux J.-C., 2000, « Le don au secours des appartenances plurielles », in Centlivres P. & Girod I. (éds), *Les Défis migratoires*, Seismo, Zurich, pp. 457-464.

NOUVEAU



Le Diplôme d'Université de Psycho-Oncologie

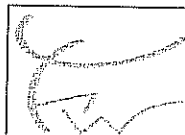
- ▶▶ Comprendre le cheminement d'une personne atteinte par le cancer
- ▶▶ Améliorer ses connaissances sur la dimension psychique de la maladie et sur les enjeux relationnels
- ▶▶ Développer les capacités à accompagner dans le cadre d'une équipe interdisciplinaire

Destiné aux psychologues, infirmier(es), médecins et autres professionnels de santé soucieux de mieux soutenir dans leur épreuve les personnes atteintes par le cancer.



Cette formation proposée par l'Université de Haute Alsace en collaboration avec l'APOHR (Association de Psycho Oncologie du Haut Rhin) et les hôpitaux de Mulhouse et Colmar, avec le soutien de la société Française de Psycho-Oncologie et La Ligue contre le cancer, débutera le 16 septembre 2004.

SERFA – Mulhouse • Tél. : 03 89 33 65 00 • Fax : 03 89 33 65 33
E-mail : catherine.muller@uha.fr • Site Internet : www.serfa.fr



La promotion du DSS de psychologie du travail de Paris 10 organise un colloque

à Paris, le jeudi 10 juin 2004

Séniors : modes d'emplois Anticiper l'allongement de la vie professionnelle

Des thèmes tels que les représentations sociales des séniors ou encore les moyens préconisés pour leur maintien dans l'emploi seront abordés.

Renseignements :

Site Internet : www.psychocolloque.com

AUX FRONTIÈRES DE LA DIFFÉRENCE CULTURELLE

>>> D'abord, lorsque les filles deviennent adolescentes. Parce que le devoir de pudeur, dans de nombreuses sociétés du Sud, est intimement lié à la préservation de l'honneur dont le père a reçu de ses ancêtres le mandat. Nœud où s'entremêlent liens conjugaux, parentaux et transgénérationnels. Tentons d'en dénouer les fils. Si l'infinie variété de tels entrelacs, entre ces trois catégories de liens communes à toute société, témoigne de l'imaginaire humain, les typologies observées se situent schématiquement entre deux pôles. À l'un (modèle des biappartenances), le mariage conçu comme tissage des appartenances paternelle et maternelle, la progéniture comme combinaison des héritages : tout couple parental se pense conjointement producteur d'un « patrimoine » irréductible au legs des familles d'origine. À l'autre (modèle de la monoappartenance), le dessein de préserver de toute souillure totems et tabous supposés transmis inaltérés depuis des temps immémoriaux ; au prix d'une dissolution de l'apport d'un des parents, généralement la mère ; ou la culture du fils conçue copie conforme de celle du père. Les sociétés privilégiées, généralement du Nord, se révèlent souvent proches du premier pôle ; celles davantage maltraitées par l'histoire du second. Ainsi le Kosovo à deux pas de chez nous : au mariage, l'épouse émigre de ses terres pour s'assimiler à la famille de son mari ; elle est assistée par sa belle-mère lors des accouchements ; en cas de séparation ou de divorce, les enfants, dès leur plus jeune âge,

demeurent irrémédiablement dans la demeure du père ou, à défaut, de celle de ses frères ou de son propre père². L'adolescence, pour un couple parental dont les deux cultures d'origine se situent à ces pôles opposés, s'affirme alors source potentielle de conflits : quel modèle de transmission élira-t-on ? Comment concilier deux modèles qui paraissent s'exclure ? Père et mère craignent en particulier de perdre leur fille, ce qu'elle représente pour leurs familles d'origine : pour l'un une possibilité d'alliance avec d'autres familles ou clans, pour l'autre l'étalement de droits de la femme péniblement conquis. Le risque : que l'identité adolescente se retrouve scindée avec tous les dégâts qu'une telle déchirure comporte. Nous retrouvons d'ailleurs pareil phénomène lorsque un jeune du Sud, nourri au sein de la monoappartenance, se retrouve plongé dans une société d'accueil pétrie de biappartenances – les controverses sur le voile en constituant alors une édifiante illustration. Le guettent alors les fantômes de l'exclusion, de la marginalisation, et même de la mort³. Ensuite, lorsque apparaissent des difficultés conjugales et qu'une séparation menace. Suinte alors la méfiance réciproque. Les craintes de l'un alimentent les craintes de l'autre. Dans la tête de chacun : le sort de l'enfant. Les pensées construisent des scénarios de catastrophe qu'une perte décisive scellerait : perte de l'enfant dans tous les sens du terme. Et bientôt le couple se laisse emporter dans une spirale infernale. La mère autochtone aborde, bien sûr, l'hypothèse du divorce en songeant à la garde future de l'enfant ; elle sait que nos tribunaux le plus souvent la lui accordent. Mais elle sent l'honneur blessé du père maghrébin qui s' imagine déjà devoir rendre des comptes devant le tribunal des pairs, ses propres parents à la barre : « Enfant "approprié" par la mère ! », « complicité d'un père renégat ! », martèlent les juges outrés. Pour s'en prémunir, il ose des insultes, voire des coups. Et les craintes diffuses de son ancienne compagne deviennent peurs concrètes ou angoisses paniques.

*Que
d'identités
enfantines
et adoles-
centes
fracassées
sous
les coups
d'apparte-
nances
rivaless !*

L'« enlèvement » hante son sommeil agité. Elle propose un lieu protégé pour l'exercice du droit de visite. Saignent davantage encore les blessures de l'homme, privé même de balades avec son bambin : il fulmine. S'il ne profère pas d'emblée les plus vives menaces, la femme les anticipe. Et un jour s'entend-il lui-même évoquer un « enlèvement ». Par précaution ou rétorsion, c'est selon, se voit retirer son passeport à chaque rencontre avec l'enfant. Son honneur hurle. Et l'on connaît malheureusement la suite : un gamin condamné au supplice des antipodes. Dans cette infernale course au tombeau, les accusations d'abus sexuels, lorsqu'elles sont infondées, transforment d'emblée le labyrinthe en caveau. Que d'identités enfantines et adolescentes fracassées sous les coups d'appartenances rivales ! Que d'interculturalités avortées !

Les mystères d'une grossesse

Les deux conjoints n'entrent pas à pied d'égalité dans le jeu tragique de la peur. Le conjoint migrant part préterité, et à divers titres. D'abord, la prolongation de son permis de séjour n'est pas garantie. En Suisse, en cas de divorce prononcé avant cinq ans de vie commune – dont trois ans de mariage –, il perd son droit de résidence. Ainsi, une jeune femme africaine suivie en thérapie : que son mari suisse l'ait sauvagement flagellée n'a guère adouci les autorités de l'immigration. Ensuite, l'éloignement de la famille d'origine : prouver la loyauté aux siens requiert des trésors d'ingéniosité lorsque plusieurs centaines ou milliers de kilomètres les séparent, lorsque les rares rencontres s'attendent dans la douleur, lorsque communications téléphoniques et postes rivalisent de caprices ; les sentiments de dette tendent alors à s'accroître et les devoirs d'honneur à renforcer leur caractère contraignant. Puis, encore, la langue première des enfants : bien souvent celle de la région de domicile, même quand les parents s'efforcent de recourir aux deux langues ; l'autre, exercée avec le seul père ou mère, se

2. Il serait erroné de mettre cela sur le compte de la religion musulmane partagée par 97 % des habitants : ces règles sont contenues dans le *Kanun*, code traditionnel de la famille albanaise antérieur à l'invasion ottomane et donc à la conversion à l'Islam de la majorité de la population ; de plus, dans beaucoup de pays musulmans, les enfants – en cas de divorce – restent avec leur mère jusqu'à l'âge de sept ans ; finalement, la sécularisation a été particulièrement prononcée dans la société albanaise.

3. Métraux J.-C., 2001, « Adolescents du Sud malades de l'échange inégal », *Revue médicale de la Suisse romande*, 121 (7) : 551-554.

trouve reléguée au second plan. Le parent migrant, dès lors, s'interroge : « Comment mon enfant communiquera-t-il plus tard avec ses grands-parents ? Comment lui transmettrai-je valeurs et contes intraduisibles en français ? » Sur l'ardoise des loyautés, le passif s'alourdit. Guette la faillite. Pareille asymétrie, à laquelle s'ajoute celle du pouvoir économique des familles et sociétés respectives, se devrait d'être reconnue ; déjà par le conjoint autochtone qui se garderait alors de la creuser encore. Redoubler les efforts vers une improbable parité, dès la cérémonie civile du mariage, nous suggère l'odyssée de Paul et Alizeta. Faire le premier pas ; et cela vaut aussi pour tout professionnel des sociétés d'accueil confrontées à la différence culturelle : psychologues, enseignants, directeurs de lycée, juristes. Comprendre la méfiance aiguë de l'autre venu d'ailleurs. Il faudrait...

Il faudrait... Ressassement d'un vœu pieux. Sempiternelle rengaine des bonnes volontés que l'évidence déchante. Car un clin d'œil aux miroirs suffit pour lire sur nos propres visages le rictus de cette méfiance tant décriée. Les interculturalités, certaines du moins, rebutent nos concitoyens, nos pairs aussi. Prétendre que nous-mêmes échapperions à l'épidémie ne serait que forfanterie déplacée. Et croire que les métissages obéissent aux lois miraculeuses de la génération spontanée, autre travers assez fréquent, ne servirait qu'à masquer notre impuissance, notre ignorance aussi. Si créoles et reggae peuvent paraître émerger au hasard de rencontres, conjurer les « identités meurtrières »⁴, ensemençer l'avenir d'appartenances plurielles, requiert l'agir. Faire l'amour, oserais-je la métaphore. Par quel improbable coup de pouce du destin esquissions-nous donc le premier pas ?

Une étude consacrée aux deuils collectifs⁵ m'a permis d'entrevoir une possible solution de l'énigme. Toute perte par une collectivité d'un sens autrefois partagé, soit en réalité toute soustraction ou ajout, toute recomposition ou recréation de l'appartenance héritée, nécessite en effet, de la part

Les deuils collectifs de sens non résolus expliqueraient notre attitude timorée, voire franchement hostile, vis-à-vis de l'interculturalité.

de la communauté ou société concernée, un travail de deuil. Et celui-ci traverse diverses phases, analogues aux étapes bien connues des deuils individuels : d'abord le refus, mâtiné du vœu insensé de retrouvailles ou d'oubli ; ensuite le désespoir et la désorganisation ; finalement l'étape que j'aime appeler du souvenir, caractérisée par la capacité de fertiliser le sol du présent de souvenirs-semailles d'où germent et germeront d'imprévisibles futurs. La collectivité parcourt parfois – mais à vrai dire rarement – ce processus sans trop d'accrocs ; plus souvent, le deuil se fossilise et la communauté reste figée à l'une des phases initiales. Sans oublier une figure assez fréquente, en particulier lorsque de sérieuses menaces planent sur la survie communautaire : la congélation du deuil avant même qu'il ne débute, ou « phase zéro ». Or, l'analyse des deuils collectifs de sens montre que leur issue – congélation, fossilisation à l'étape du refus, fossilisation à la phase dépressive, élaboration – a une incidence décisive sur la conception de l'altérité et des mariages d'appartenances. Cette issue fonde en effet une qualité – ou valeur collective – qui dessine les transformations du sens collectif au cours de l'Histoire. Ce seraient alors les qualités qui imbibent nos sociétés, et en amont les deuils collectifs de sens non résolus qui expliqueraient notre attitude timorée, voire franchement hostile, vis-à-vis de l'interculturalité. Réciproquement, seul le parcours sans heurt des étapes du deuil scanderait les mois d'une grossesse heureuse, la genèse d'appartenances plurielles.

Culture amniotique

Interrogeons une fois encore la culture, ce concept tant galvaudé. Qu'elle ceigne, même à notre corps défendant, l'univers des individus qui en sont imprégnés, nul ne saurait, je crois, le contester. Lorsque s'immisce le moindre doute, des marqueurs corporels, des us vestimentaires ou des coutumes suffisamment criées ou décriées pour devenir publiques se chargent de nous le rappeler. Des foulards dans les cours de récréation

à l'absence de crucifix dans les salles de classe. Des signes, autrement dit, qui clôturent les frontières du Nous. Soi collectif ainsi désigné.

Mais le signe, sans le sens qui l'engendre, demeurerait orphelin ou dirais-je apatride. La culture, tout en définissant un Soi collectif, se nourrit de sens, dans mon vocabulaire d'une appartenance. Qui offre aux signes, aux marqueurs du Soi, une sémantique. Précise en outre les contours d'un pour-soi⁶ qui excède le Soi : ce qui, dans l'environnement d'une communauté ou d'une société, prend sens pour elle sans pour autant s'y réduire. Bastilles, Rome ou autre La Mecque. Baobabs, cèdres ou autres cyprès. Silex, charbon ou autre pétrole. Versailles, usines ou autre Nasdaq. Ce pour-soi est ceinturé d'une nouvelle frontière, distinguant et séparant le monde propre du monde autre, à l'image de la mythique *border* que les non moins mythiques *cow-boys* de jour en jour repoussaient vers l'Ouest. En bref, les diverses déclinaisons du pour-soi offrent une grammaire aux régimes de l'altérité.

Ces deux strates, Soi collectif et appartenance, ne désarçonnent pas d'ordinaire les *Petit Robert* de l'anthropologie. La troisième, en revanche, n'a guère séduit les encyclopédistes. Je veux parler de la « qualité », ou « valeur collective », termes par lesquels je désigne donc la conception – mode, modalité, conjugaison – qu'une communauté ou société a des transformations de son sens collectif au cours de son histoire.

Nous pouvons identifier quatre qualités majeures⁷.

► La Survie : malgré les apparences, le sens originnaire n'a jamais souffert la moindre adjonction de virgules ; toute autre interprétation de l'histoire résulte d'une erreur de lecture. De même, l'appartenance aujourd'hui

4. Selon le titre d'un livre d'Amin Maalouf.

5. *Deuils collectifs et création sociale*, étude publiée en mai 2004 aux éditions La Dispute, Paris.

6. L'expression est de Cornelius Castoriadis.

7. Certaines ont deux variantes que je précise dans *Deuils collectifs et création sociale*, op. cit. >>>

>>> reconnue ne saurait souffrir, à l'avenir, la moindre altération et la société se doit de tout mettre en œuvre pour se prémunir d'une contamination qui ruinerait l'apport des ancêtres. D'où l'instauration d'un régime de monoappartenance que traduisent, entre autres, les lois prescrites du mariage et de la parentalité (cf. l'exemple antérieur albanais). Nous retrouvons cette qualité aux fondements de la plupart des sociétés traditionnelles. Elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours lorsque la survie communautaire ne demeure qu'un espoir sans cesse démenti par l'Histoire : deuils de sens congelés.

► La Maîtrise : les arabesques que les générations antérieures ont généreusement ajoutées à la calligraphie originelle du sens ne font que préfigurer les merveilleux ouvrages d'art dont les générations futures doteront l'autoroute du Progrès. Que des champs de blé doivent, pour ce faire, être rasés des cours d'eau détournés, des habitats détruits, des altérités défigurées, sont au mieux répertoriés en *post-scriptum* : effets collatéraux. Dans la transmission intergénérationnelle, le régime de la biappartenance s'imposera – en témoigne le droit matrimonial, communauté ou union des biens. Car l'addition, la valeur ajoutée et la croissance constituent les figures mathématique, économique et emblématique du Progrès. Une telle biappartenance n'est toutefois concevable qu'à la condition d'une croyance commune dans les vertus de la maîtrise. D'où les perpétuelles méfiance et défiance à l'égard des sociétés de la survie dans l'univers de la modernité. Car les sociétés de la modernité se sont généralement abreuvées aux sources de cette qualité. La fossilisation des deuils de sens à leur phase du refus est attestée par la volonté sempiternelle d'oublier les ineffables traces d'un passé moins pétri de progrès ainsi que les déments quotidiens au projet insensé d'une croissance éternelle, pour mieux retrouver, inaltéré, le mythe forgé dans le creuset des Lumières.

► Le (Dés)équilibre : le devenir, le sens, entre autres, naît à l'improviste ; les arborescences du sens se conçoivent comme les imprédictibles émergences d'un magicien hasard qui ne suit que ses humeurs. Les humains ne peuvent que préparer le terrain, ou plutôt se garder d'interférer avec les échevelées Lois du chaos ; assurer des conditions d'équilibre entre les particules pour qu'émergent peut-être les sirènes d'un déséquilibre promoteur ; et ces conditions d'équilibre connues devraient, si possible, pouvoir s'appliquer à l'ensemble du monde et de l'humanité.

Mondialisation donc, avec ses variantes, néolibérale ou altermondialiste. « Mondialisation du morcellement », pour reprendre l'oxymore du sous-commandant Marcos⁸. Nous y reconnaissons sans peine le monde contemporain, avec son obsession des appartenances morcelées, entre autres dans le domaine des liens conjugaux et parentaux : familles décomposées et recomposées, identités patchworks, regain d'intérêt pour le régime matrimonial d'une séparation des biens qui protégerait le proto-individu-roi de ses errances, transmission aléatoire – ou au gré des conjoints – du nom de famille. Enracinement ici, selon notre référence au deuil, dans la phase du désespoir : le morcellement comme métaphore, idéalisation entachée de culpabilité du temps où sens et salut avaient encore un sens, absence de projets concrets, si ce n'est de se laisser balloter par les lois du marché ou de s'y opposer en sautant du navire. Évidemment, l'universalisme affirmé d'épithètes travesties, « démocratique » ou « terroriste », ne fait que masquer la hantise d'appartenances véritables, vite taxées d'anachroniques ou fondamentalistes.

► La Création : individus et sociétés s'admettent uniques auteurs du sens ; les pertes de sens dès lors ne répondent à aucune fatalité, mais à un choix des metteurs en scène, désireux de transformer la chorégraphie et même l'intrigue. Et ce sens pourra sans cesse, du moins à chaque génération, se recréer. Avec un respect de l'altérité, la conviction que chacun et

chaque communauté en font toujours de même, malgré leur pro-
pension à le nier. Cette vision du monde se traduit dans les liens conjugaux, dans l'éducation des enfants : chaque couple parental invente une culture familiale originale, certes inspirée des reliquats d'appartenances héritées, des loyautés reconnues, mais à chaque fois irréductible aux legs ; il n'y a plus biappartenance par addition, mais véritable pluriappartenance par multiplication créatrice. Chaque homme ou femme, chaque société entichée de création, s'inspirent de ses expériences, du souvenir de ses sens défunts, grâce à une authentique phase du souvenir : ils sont mus par les pépites créatrices que recèle tout processus de deuil élaboré jusqu'à sa dernière étape. Malheureusement, les exemples de sociétés fondées sur cette qualité n'abondent guère.

Culture amniotique, intitulais-je cette section du texte. Le bébé, en effet, baigne dans un liquide amniotique qui porte la signature de ses chromosomes, et d'éventuelles maladies génétiques se détectent par amniocentèse. De même pour la société : elle trempe dans une culture qui tout en portant la marque des ancêtres s'autorise des mutations ; et ce fluide, simultanément, nourrit ses humeurs, en particulier vis-à-vis de l'altérité. Mais toute culture offre toujours une ouverture vers l'avenir. A certaines conditions. À la condition ici d'élaborer nos deuils collectifs de sens.

Douleurs et joies de l'accouchement

L'accouchement d'une véritable interculturalité est à l'évidence douloureux. La phase dépressive de tout deuil impose son cortège de larmes et de souffrances. Au point que l'humanité a généralement béatifié les analgésiques, inventé les péridurales avant l'heure. Les sociétés et les individus qui les composent en ont cependant payé un prix démesuré : stérilités et avortements, mises sous tutelle des rejetons – les potentialités créatrices –, avant même leur naissance. Avec, en sus, la maltraitance

La société trempe dans une culture qui, tout en portant la marque des ancêtres, s'autorise des mutations.

8. Titre d'un article publié dans *Le Monde diplomatique*.

coutumière d'innombrables altérités, l'abandon d'identités considérées bâtarde dans les poubelles des banlieues.

L'histoire de Paul et Alizeta nous indique l'alternative riche de promesses, de joies aussi : pour avoir entendu qu'un pénis peut sécher et s'évanouir en poussière, ils bercent aujourd'hui un nourrisson blotti dans leurs bras. Concédon's toutefois que leur tâche fût facilitée : leur création d'une pluriappartenance pouvait demeurer une affaire privée, tout au plus étendue aux thérapeutes du couple et aux familles d'origine ; mais même ces dernières ne devaient pas forcément être au courant de la pluralité des thérapeutiques tentées. Il en va tout autrement après la naissance d'un enfant, au propre et au figuré. Le bonheur de la création interculturelle se heurte alors aux regards sévères des générations penchées sur le berceau. Sans même

Les deuils collectifs de sens progressent avec beaucoup plus de lenteur que les deuils individuels.

évoquer les institutions de la société d'accueil, de la maternelle au lycée, promptes à jeter un anathème sur les créations iconoclastes. Il faut alors être très fort pour persister et signer.

Car les deuils collectifs de sens progressent avec beaucoup plus de lenteur que les deuils individuels. Les sociétés emploient souvent des siècles, au mieux des décennies, pour parcourir le chemin réalisé par Paul et Alizeta en quelques mois. Entre-temps, les éclaireurs sont traités comme des vagabonds. Et beaucoup, on les comprend, préfèrent éviter cet affront.

Professionnels de la psyché, notre rôle, pour hâter ce processus, s'avère incontestable. Les thérapies de deuil participent de nos compétences. Mais, pour pouvoir l'assumer, nous devrions d'abord travailler nos propres deuils de sens, seule garantie contre nos propres dérives vis-à-vis

des altérités qui dérangent. Nous devrions encore accepter de nous pencher professionnellement sur ces phénomènes collectifs que d'abusifs labels, « sociaux » ou « politiques », nous permettent d'exclure de notre regard sans trop d'arrière-pensées, ou alors de les confiner à la sphère étroite d'un militantisme.

L'enjeu en vaut la peine. Il s'agit, rien de moins, que d'imaginer et espérer une agorapoïèse. La double racine grecque de ce néologisme est explicite. *Agora* pour se souvenir de l'espace où à Athènes se réunissaient les citoyens pour débattre des affaires publiques. *Poièse* du verbe *poiain*, « faire » mais aussi « créer », en particulier « composer un poème », et du substantif *poiésis*, « acte de faire », « créativité ». Une agora où pourraient entrer hommes et femmes, autochtones et étrangers, pour créer le poème de l'interculturalité. ■

psycho prat'

RECHERCHE ET FORMATION CONTINUE

L'ÉVALUATION ET LA PRISE EN CHARGE DES AGRESSEURS SEXUELS

Sous la direction de Marcel COURTEMANCHE, directeur du département de psychologie CHU Montréal

Les 17-18 mai 2004 385 €

RELAXATION ET PSYCHANALYSE

Sous la direction de Marc BELHASSEN, psychologue, psychanalyste

Les 17-18 juin 2004 385 €

FORMATION AU RORSCHACH MÉTHODE EXNER

Sous la direction de Damien FOUQUES, psychologue clinicien

Les 15, 22 et 29 septembre 2004 475 €

LA PSYCHOTHÉRAPIE INTÉGRATIVE

Sous la direction de Laurent DUKAN, psychologue clinicien

Les 27-28 septembre 2004 385 €

LE DESSIN, MOYEN D'EXPRESSION ET OUTIL DE DIAGNOSTIC

Sous la direction de Claude STERNIS, psychologue clinicienne

Les 6-7-8 octobre 2004 475 €

GESTION DU « TRAUMA » PSYCHIQUE

Sous la direction de Gérard MARTIN, docteur en psychologie

Le 11 octobre 2004 215 €

DANS LE CADRE DE LA FORMATION PROFESSIONNELLE PERMANENTE propose les formations suivantes :

LA COMMUNICATION DES RÉSULTATS DU BILAN PSYCHOLOGIQUE

Sous la direction de Martine CHAPUS et Catherine GUILLEMONT, psychologues cliniciennes

Les 14-15 octobre 2004 385 €

PSYCHO-ONCOLOGIE - APPROCHE PSYCHOLOGIQUE DU MALADE ATTEINT DE CANCER

Sous la direction de Véronique de THUY-CROIZÉ, psychologue clinicienne

Les 19-20 octobre et 23-24 novembre 2004 550 €

LE COUPLE : L'INTIMITÉ ET LA SEXUALITÉ

Sous la direction de Carole GAMMER, psychologue clinicienne

Les 25-26 novembre et 6-7 décembre 2004 550 €

L'EXAMEN PSYCHOLOGIQUE DE L'ADULTE, pratiques actuelles et d'avenir

Sous la direction de Dana CASTRO, psychologue clinicienne

Les 29-30 novembre 2004 385 €

SPORT ET PSYCHOLOGIE. Comment intervenir auprès d'athlètes ?

Sous la direction de Jean-Cyrille LECOQ, psychologue, préparateur mental

Les 2-3 décembre 2004 385 €

PERFECTIONNEMENT AU BILAN D'ORIENTATION DES ADOLESCENTS

Sous la direction de Martine CHAPUS, psychologue clinicienne

Les 9-10 décembre 2004 385 €

Renseignements : **PSYCHO-PRAT'** - Recherche et Formation Continue
23, rue du Montparnasse - 75006 Paris - Tél. : 01 53 63 81 55 - Fax : 01 53 63 81 65
Contenu détaillé sur demande